

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XIII

MONTREAL, 29 SEPTEMBRE 1900

No 267

SOMMAIRE

Un chef-d'œuvre, *Vieux-Rouge* — Opérations Inventoriales, *Libéral* — La démonstration libérale, *Spectateur* — Félix G. Marchand, *Franc* — Littérature nationale, *Rigolo* — Douze apôtres nouveaux, *Jean de Bonnefon* — Waldersee s'en va en guerre, *Raoul Ponchon* — Le secret, *Anatole le Braz* — Conte naïf, *Jean de la Hire* — Pour vous, Mesdames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco,] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A. Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à Montréal.

Le prix de l'abonnement au RÉVEIL est TROIS PIASTRES par année.

UN CHEF-D'OEUVRE

Il y a aujourd'hui plusieurs années, alors que mon vénérable archevêque n'était encore que chanoine, et rêvait à la mitre, la *Semaine Religieuse* de Montréal, alors sous la direction de mon Ordinaire d'aujourd'hui, disait que les gens qui conduisaient la campagne du *Canada Revue* étaient des travailleurs, des érudits et des dévoués qui sacrifiaient leurs talents à la défense d'une cause et ne regardaient pas aux sacrifices personnels pour la faire réussir.

Il regrettait en même temps de voir et de sentir une apathie très prononcée parmi les crétins qui ont toujours entouré notre bon clergé si prolifique.

Je n'ai jamais eu besoin de ce témoignage du révérend chanoine pour jauger la valeur des écrivains du *Canada-Revue*, mais comme tout le monde ne se trouve pas dans les mêmes circonstances que moi, je veux mettre sous les yeux de mes lecteurs le bout d'article suivant que je trouve dans la *Presse* du 27 courant.

Celui qui l'a écrit doit avoir passé chez nous, car il n'y a qu'un vrai journaliste qui puisse dire autant de choses en si peu de mots, et si j'en crois ce qu'on a dit et répété si souvent, ce sont ceux-là qui se trouvaient dans nos bureaux de rédaction :

Le Lieutenant-Gouverneur est encore absent. Il a été informé par dépêche de la triste nouvelle et doit être ce matin à Québec. À son arrivée il recevra sans doute la visite du doyen du cabinet défunt, puisque les pouvoirs des ministres cessent avec la mort de leur chef, qui l'informera de qui a été fait en son absence.

La décision prise, hier, de faire des funérailles d'Etat entraîne une dépense de fonds qui doit être ratifiée, par l'exécutif, en l'absence d'un cabinet. C'est l'hon. J. E. Robidoux, comme doyen du cabinet, qui aura cette première entrevue avec l'hon. M. Jetté. Il est probable qu'il sera alors informé que c'est le désir de Son Excellence que les ministres continuent à s'occuper de la gérance de leur département respectif. En attendant la reconstitution forme ici de sujet de toutes les conversations et donne lieu à une foule de suppositions plus ou moins plausibles et de combinaisons plus ou moins fantaisistes.

Un seul point semble à peu près admis, c'est qu'il ne sera rien fait avant que les funérailles ne soient terminées. Il n'existe aucune règle à cet égard et le gouvernement est le maître absolu de sa propre conduite à cet égard. Il se guide suivant les convenances et les circonstances.

On a recherché naturellement les précédents qui pourraient constituer dans le cas présent une règle à suivre, mais les précédents sont aussi variables et variés qu'ils peuvent l'être.

On cite un cas où il s'est écoulé treize jours entre le décès du premier ministre et la nomination de son successeur et, par contre, on cite un autre cas où le nouveau ministre appelé et installé présidait aux funérailles de son prédécesseur.

On voit que la marge est vaste. Un fait qu'on ne doit pas perdre de vue en examinant la situation et les pronostics de nomination, c'est d'a-

bord que le gouverneur a la liberté complète d'action. Qu'il peut appeler qui il veut pour diriger les affaires de la province, pourvu qu'il ait raison de croire que celui à qui il confie la direction des affaires soit capable de commander une majorité en Chambre. De plus ce serait une erreur de croire qu'il peut et doit y avoir une promotion dans le Cabinet. De fait, le Cabinet n'existe plus, il n'y a pas de ministre de ce moment et les anciens ministres sont absolument sur le même pied que n'importe quel citoyen qu'il plairait au gouverneur d'appeler. En ce moment, les deux personnes les plus en vues pour le poste de premier ministre, sont l'hon. J. E. Robidoux et l'hon. H. Archambault. C'est sur eux que les yeux sont fixés d'abord. Tous deux sont en ce moment à Québec, l'hon. H. Archambault étant arrivé hier soir.

L'HON. M. J. E. ROBIDOUX

L'hon. J. E. Robidoux a pour lui son titre de doyen du Cabinet. Il a la faveur de la députation et tout le monde est d'accord, qu'au point de vue de la tenue, de l'éloquence, des manières et du caractère, il serait un premier ministre irréprochable.

Son choix serait certainement très populaire.

La province de Québec, d'origine française, avec les goûts raffinés qui la distinguent et font son cachet spécial, aime à avoir à sa tête un homme qui la représente dignement et fasse bonne figure.

Maintenant, il ne faut pas se dissimuler qu'il y a eu certains quartiers une certaine opposition au choix de l'hon. M. Robidoux, et cette opposition vient toujours de ceux qui ne veulent pas oublier les affaires Mercier et qui voient partout le spectre de ce patriote canadien-français.

On exploite en certains quartiers, contre M. Robidoux, son inviolable fidélité à ce pauvre Mercier. On lui reproche d'avoir été le courtisan de malheur, mais aux yeux de la population française de la province, c'est sûrement au contraire un des points qui rendraient son choix plus sympathique.

Un griet un peu plus grave : on exploite con-

re M. Robidoux le fait qu'il y a quelques mois, il était prêt à renoncer à la politique pour accepter une place de juge. Mais, il ne serait pas le premier-homme politique qui aurait changé d'idée avec les circonstances.

L'HON. M. ARCHAMBAULT

Aussitôt après M. Robidoux arrive l'hon. H. Archambault, qui est grand favori pour la première place parmi un grand nombre de faiseurs de cabinets.

M. Archambault a certainement tous les mérites, toute l'habileté, toutes les capacités qui désignent pour le premier poste. Le plus grave obstacle à son choix est sa position de conseiller législatif. Il serait étrange pour un gouvernement libéral, qui a voulu abolir le Conseil, d'aller justement s'y chercher un chef. Il faudrait donc que M. Archambault consentit à se chercher un comté et il n'est pas probable que la chose soit de son goût ; maintenant, tient-il beaucoup à la position ?

Il dit et ses amis qu'il n'y tient pas. Maintenant cette assertion est peut-être une habileté.

En tout cas l'hon. M. Archambault dit très ouvertement qu'il reconnaît les titres que l'hon. M. Robidoux a à la première place, avant lui, et il affirme qu'il n'accepterait que si l'hon. M. Robidoux refusait. Maintenant, espère-t-il qu'on trouvera un moyen de faire refuser M. Robidoux. Là est la question. En tout cas il est bien connu que si les sympathies naturelles de relations ont une influence dans le choix à faire, le lieutenant-gouverneur sera d'instinct poussé vers l'hon. M. Archambault qui était son collègue comme professeur d'université. D'un autre côté la rumeur veut que le choix de M. Archambault serait vu d'un œil très favorable par l'hon. M. Tarte qui, tout en n'ayant pas à intervenir dans la nomination, trouvera cependant le moyen d'y avoir l'œil. Pendant que MM. Robidoux et Archambault se font ainsi des politesses à la porte du lieutenant-gouverneur, on y voit apparaître un troisième larron dont les actions avaient été en baisse pendant quelque temps, mais qui paraît avoir furieusement mis à profit le temps où on le

croyait le moins occupé. Je veux parler de l'hon. M. Parent dont le nom a reparu depuis hier avec une intensité marquée. Pour beaucoup il est le "dark horse" qui pourrait bien remporter la lutte, si, comme on le prétend, M. Archambault ne tient pas à la place mais pense que M. Robidoux devrait la refuser.

L'HON. M. PARENT

Le bruit court ici que M. Parent aurait été recommandé par l'hon. M. Marchand au gouverneur comme son successeur, et la chose n'est pas impossible.

D'un autre côté, si sir W. Laurier était consulté et on doit dire, sans y croire, qu'il ne le sera pas, c'est certainement M. Parent qu'il proposerait pour une foule de raisons, entre autres la proximité des élections générales. M. Parent a fait un travail considérable et la réapparition forcée de son nom au moment psychologique est la preuve de ce travail. C'est un homme capable, aimable. On peut lui reprocher d'être arrivé un peu vite, mais ce n'est pas un crime. Maintenant il y a aussi des bâtons dans les roues qui portent sa candidature. D'abord il y a surtout quelque chose d'autrement grave, qui est l'hostilité déclarée de l'hon. M. Déchêne et la neutralité de l'hon. M. Turgeon. On dit bien que l'hostilité de M. Déchêne pourrait s'apaiser si dans un remaniement de portefeuille M. Parent pouvait laisser à son collègue de l'Islet le portefeuille des terres de la Couronne, qu'il convoite. Mais il est un peu tard, maintenant. M. Parent aurait dû l'offrir au début ; il se serait épargné bien des ennuis. Je crois vous avoir résumé la position, celle qui est visible à l'œil nu, M. Robidoux est favori, bon premier, avec la députation, et les libéraux derrière lui ; ensuite paraît M. Archambault, avec les gens d'affaires, le lieutenant-gouverneur et M. Tarte ; Parent manœuvrant pour passer au milieu avec Laurier dans sa manche.

J'ai republicé cet article pour l'empêcher de tomber complètement dans l'oubli.

VIEUX-ROUGE.

Operations Inventoriales

V.

Un acte de la carrière gouvernementale de M. Laurier qui nous paraît avoir été déterminé par ce désir de payer le prix des décorations et titres donnés par la Grande-Bretagne, c'est assurément l'envoi, aux frais du Canada, de contingents militaires dans le sud de l'Afrique.

C'est là certes, la dernière chose que nous attendions de cet homme. Rien dans son passé, rien dans la politique de son parti, rien dans les vœux de la partie bien pensante de notre population ne pouvait le justifier de fournir une obole de chair et d'os à un empire qui n'a pas même osé nous demander un subside monnayé à l'époque où se sont bâclés les traités ou les constitutions qui nous régissent et nous protègent.

M. Laurier était le champion des minorités opprimées, des libertés attaquées.

Ne voulait-il pas se rendre sur les bords de la Saskatchewan et y faire le coup de feu avec la carabine devenue historique.

N'a-t-il pas au sujet du *home-rule* prononcé un deses plus chaleureux, un de ses plus véhéments discours ?

Il était considéré du groupe de ces gens qui ont nom Castelar, Gladstone, Blake et que l'on était toujours certains de voir du côté du faible,

Deuxième aspect : son parti, sous peine de n'être libéral que de nom, ne devait-il pas avoir vis-à-vis des minorités la même attitude ?

M. Laurier doit se rappeler sa définition du parti libéral, du libéralisme, faite au cours de son célèbre exposé de 1874, quand il fallait profiter du passage de

Mgr Conroy pour tirer la situation au clair ?

S'il l'a oubliée, il n'en est pas de même pour M.M. Barassa et Monette qui, depuis quelques semaines, paraphrasent courageusement et avec éloquence cette définition.

Troisième aspect : notre population se sentait portée pour les Boers dont la situation ne lui rappelait que trop ce qui s'est passé ici même.

Pourquoi M. Laurier a-t-il fermé les yeux sur tout cela.

Par amour du pouvoir, par vulgaire tactique électorale, pour se rendre agréable à l'élément le plus tory de la Grande-Bretagne.

Sir Chs. Tupper a parlé de contingent. Mais c'était un tory, un impérialiste, lui. Puis, dans l'Opposition on peut se permettre des choses dont un homme au pouvoir doit se garder.

Si M. Laurier eut été en pratique ce qu'il était en théorie, il aurait barré la route au mouvement créé par sir Charles, et les arguments de tous genres qu'il aurait eus à son appui et qu'il aurait su très éloquentement exposer, lui auraient valu approbation et admiration générales.

Loin de là, il a joué trois de mieux : trois contingents.

Il a placé le torysme de là-bas au-dessus même de l'ultimatum de M. Tarte.

Et un jour, l'historien de la grandeur et de la chute des républiques du sud de l'Afrique placera le nom de Wilfrid Laurier à côté de ceux de Chamberlain, Rhodes, Jameson, des égorgeurs de minorités, des salariés de monopoleurs en mines.

LIBÉRAL.

SURPRENANT.

Le BAUME RHUMAL fait disparaître les aigreurs de poitrine.

La démonstration Libérale

Essayons de donner, une fois de plus, la note juste.

Ce n'est pas des manœuvres de la grande presse qu'il faut l'attendre.

Ces messieurs qui n'entendent jamais qu'une cloche, et par tant qu'un son, ne peuvent pas, cela va sans dire, renseigner honnêtement les populations sur la démonstration de l'autre jour en l'honneur de M. Laurier.

Le *Journal* a dit que c'était un cirque.

La *Patrie* a assuré qu'il y avait 75,000 personnes.

Le *Soleil*, qui navigue toujours dans les gros chiffres, a mis 200,000.

A notre avis le nombre importe moins que le caractère vrai de la démonstration.

Nous admettons qu'il y avait beaucoup, beaucoup de monde. Les organisateurs ont compris que ces sortes d'affaires doivent être éclatantes ; il n'y a pas à se rébiffer : triomphe ou enterrement. Pas de milieu.

Au point de vue du nombre, le succès a été énorme, patent, incontestable. L'Exécutif du parti n'a pas mesquiné, les clubs se sont fendus largement ; les particuliers qui croient à Laurier ont donné avec élan dans l'affaire.

Au Parc Shomer les discours ont été à peine entendus et compris par les sténographes eux-mêmes. Ils en ont cependant attrapé suffisamment pour que l'assemblée proprement dite ait le caractère officiel d'une ouverture de campagne électorale. Là-dessus non plus nous ne voulons chicaner. L'important n'est pas que deux ou cinq mille personnes saisissent bien tout ce qui se dit à un meeting de cette

nature, mais que les journaux le répandent aux quatre vents.

En Angleterre, il existe un mode de dissémination des vues des chefs qui est aussi solidement établi qu'une coutume du parlement. Le voici : quand le parlement ne siège pas et qu'il importe que les chefs whigs, tories, unionistes ou autres fassent connaître leurs opinions sur une question nouvelle ou sur un aspect nouveau d'une question existante, vite un banquet de quelques couverts a lieu dans un club politique, ou bien ces chefs acceptent une invitation d'assister à une inauguration, à un dîner de corps ou même à une bénédiction de quelque chose. Le discours est prononcé, souvent devant des gens qui n'y comprennent goutte, mais le soir ou le lendemain matin ce discours est publié partout. Le but est atteint.

C'est un mode que nous aimerions à voir s'établir ici. Il a plusieurs bons côtés, entre autres ceux de tenir le public constamment au courant des vues de ses gouvernants, de maintenir constamment une communication entre ces derniers et les gouvernés et de fournir de l'excellente copie aux journaux.

Donc, au point de vue du nombre des manifestants et de la dissémination des discours, il n'y a rien à contester.

Mais quel a été l'effet des discours lus et médités ?

Voilà le point.

Pour nous le discours de M. Laurier se résume à ceci :

« Arrivé au pouvoir j'ai constaté que je ne pouvais remplir mon programme ; alors j'ai cherché autre chose. En touchant à l'ordre de choses établi par les conservateurs, j'aurais fait crouler toute la charpente ; je me suis donc attaché à une politique de laisser-faire. »

M. Laurier admettra avec nous que c'est bien là tout son discours.

Est-ce assez pour partir en guerre ? Oui, diront ceux qui comptent sur les engins électoraux bien connus. Non, répondront ceux qui croient qu'il existe encore de l'opinion publique.

SPECTATEUR

COURTE MONOGRAPHIE.

Le BAUME RHUMAL est délicieux à prendre. Il coupe un rhume avec autant de facilité qu'on casse une allumette en deux. 87

French as she is writ :

C'est le *Journal* qui nous donne la nouvelle suivante et il faut bien la reproduire pour montrer les progrès de la langue française dans notre province :

L'église d'Hochelaga s'emplissait, mercredi dernier, à hrs., a.m., des nombreux parents et amis de M. E. C. Lalumière, E. E. P. et de Mlle M. Richard, qui venaient unir à jamais leurs destinées. M. H. Tremblay, curé de Bellerive, donna la bénédiction nuptiale, avec pour assistants, comme diacre, M. Brien, de la paroisse du Sacré-Cœur, et de M. Provost, comme sous-diacre. Le chœur et l'orchestre sous l'habile direction de M. J. B. Droin, exécutèrent une très jolie messe en musique. A l'offertoire, M. Simard, chanta admirablement l'"Ave Maria" de Gounod, avec violon obligato par M. Shea. M. Léon Brown était à l'orgue.

La fête qui suivit chez la mariée fut vraiment princière et remplie de gaieté.

Dans cette affaire-là il y avait beaucoup de remplissage.

AUX SOURDS—UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnement d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON. a remis à cet institut la somme de 25,000 frs, afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement, S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

FELIX G. MARCHAND

Celui qui vient de mourir n'a jamais soulevé de passion pendant qu'il vivait.

Et sa mort inspire des éloges calmes, sincères, d'une remarquable uniformité de ton.

M. Marchand a été un bon père, un bon citoyen, un bon ami.

La chance, non pas éclatante, mais soutenue, invariable, a suivi ses pas du commencement à la fin.

Il a vu le jour dans une région libérale ; tout le temps il n'a eu qu'à tendre la main pour recevoir un mandat.

Son talent vrai, son aménité, sa réputation bien méritée de grande probité l'ont fait appeler comme ministre ou comme président de la législature chaque fois que son parti est venu au pouvoir. Il meurt au premier poste dans un cabinet qu'il a fait selon son idéal, c'est-à-dire un cabinet bon-enfant, embourgeoisé, incapable de faire le moindre bruit.

Nous lui avons reproché d'avoir nui au prestige de nos institutions provinciales justement par le fait de cette politique négative, timide, toujours "mer d'huile".

Les libéraux de la vieille école lui ont reproché d'avoir lâché un peu trop Mercier qui lui avait fait du bien et qui, après tout, ne fut pas désapprouvé par lui aux jours de pouvoir.

En littérature, M. Marchand occupait une excellente place. C'était une manière d'orfèvre en phrases. Il cultivait même trop les effets. Ça lui a valu une réputation de maniérisme qu'il avait peut-être recherchée, qui est certes préférable à celle de gâcheur, mais qui lui nuira dans l'esprit du futur Laharpe de la littérature canadienne.

Tout de même son œuvre vivra ; elle fait partie de nos classiques.

Bref, en politique comme en littérature, M. Marchand n'a rien créé, rien brisé, et le souvenir de ce qu'il fit n'aura rien d'irritant, ce qui n'est peut-être pas l'idéal d'une certaine classe de gens, mais ce qui n'est assurément pas le pire lot.

Qui sait si pour les individus, comme pour les

peuples, ce sont ceux qui n'ont pas d'histoire que l'on doit considérer comme les plus heureux.

FRANC.

UNIVERSALITE.

L'Amérique, l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie connaissent la vertu remarquable du
BAUME RHUMAL. 91

LITTERATURE NATIONALE

Ça va de mal en pis !

Nos grands journaux sont, au point de vue du français et du bon sens, un sujet de honte nationale.

M. Fréchette avait entrepris de corriger une faute par semaine, une seule. Ce n'était pas la mer à boire. On a répondu à sa demande en inventant dix fautes nouvelles par jour.

Le même journal qui nous parlait, il y a quelques semaines, des "vignes de Cambrinus" vient de nous servir en une vingtaine de lignes le record de la rédaction propre à ses gens.

C'est intitulé : *Les agrégés du T. S. Sacrement au Cap de la Magdelaine.*

Agrégés au Cap !

Nous savions depuis longtemps que cette paroisse était bien ambitieuse, qu'elle interceptait même des pèlerins destinés à Sainte-Anne de Beaupré.

Mais qu'elle se fût agrégé des gens du T. S. Sacrement, nous l'ignorions encore.

Maintenant voici le corps du délit dans toute sa richesse :

" Les organisateurs du pèlerinage annuel à Notre-Dame du St-Rosaire n'ont pas voulu que les difficultés qu'ils rencontraient pour le train de Saint-Hyacinthe privassent leurs pèlerins ; mais ils ont assumé une lourde responsabilité pour leur assurer les moyens de transport pour le Cap ; car ils ont dû consentir à une double garantie pour le bateau et pour le train ; leurs anciens pèlerins ne les laisseront pas succomber sous ce poids, mais y répondront par leur fidélité et par leur zèle à amener de nouveaux pèlerins. Ils comptent spécialement sur leurs agrégés, surtout sur ceux qui n'ont pu aller à Sainte-

Anne. Le prix des cabines pour le Cap est la moitié du prix pour Sainte-Anne. .

" L'heure "exact" du départ du train du Pacifique sera au carré Viger, 6 heures 15. et au Mile-End, 6 heures 30. Il n'arrêtera pas à Hochelaga, mais aux autres stations pour lesquelles des pèlerins auront prévenu avant samedi."

Avec les scribes qui pondent ces choses-là, au lieu de réformer la langue française ne serait-il pas mieux de l'abolir de suite ?

Il y a de plus dans cette note un délicieux fumet de finance cléricale.

Quelle persuasion sacro-ver tueuse on met en jeu pour parer à l'éventualité d'une recette trop écourtichée.

Le prix des cabines n'est pas oublié. Oh les cabines !

RIGOLO.

UNE SIMPLE DOSE.

Une dose de BAUME RHUMAL calme les accès de toux comme par enchantement. 94

RIRE ET PLEURS

A une certaine époque dans la vie de la jeune fille son caractère se ressent du travail de transformation qui s'accomplit chez elle. Elle travaille avec moins d'entrain à ses leçons, et, le soir, après une journée fatigante, elle a quelquefois une crise de pleurs ou de fou rire, un état nerveux aussi désagréable pour la jeune fille qui en est atteinte, que pour son entourage. En même temps, elle souffre physiquement, elle a des maux de tête, des malaises de toute nature, des envies de vomir et parfois des vomissements ; ces symptômes accusent un état anémique auquel il convient d'appliquer les grands remèdes afin de ne pas donner au mal le temps d'empirer et de prendre des proportions alarmante. Les Pilules de Longue Vie du Chimiste Bonard constituent le remède souverain par excellence de cet état nerveux qui est la conséquence d'un appauvrissement de sang. On trouve ces pilules dans toutes les bonnes pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Coloniale, boîte 383, bureau de poste, Montréal.

Douze Apôtres Nouveaux

On sent le violet brûlé dans le salon d'attente du ministère des cultes, dans ce salon où les ambitions pieuses attendent, grandissent, passent et s'évanouissent, tandis que les hautes fenêtres, comme deux yeux sans étonnement, ouvrent leurs paupières sur les beaux jardins du faubourg Saint-Germain, tandis que sur la cheminée brillent modestement deux admirables flambeaux d'argent aux armes du Roi, deux flambeaux sauvés du temps des révolutions et des visites comme les vertus du clergé.

Donc, ce décor, qui a d'habitude l'arôme des feuilles mortes, sent le violet brûlé. C'est qu'après de longs mois, l'entente va se faire, se fait, est faite entre le gouvernement de la République et le Saint-Siège.

Douze ambitions haletantes vont être satisfaites ; trois ou quatre cents vont entrer dans la déception autour de laquelle grimpera comme un lierre l'espérance verte pour la prochaine fois.

L'histoire de ces nominations ferait un joli roman sans poésie, sans noblesse, avec beaucoup d'humanité, depuis le départ de Mgr Granito de Belmonte vaincu, jusqu'au succès de nouveau nonce qui triomphe aimable et renverse les rôles jusqu'à envoyer lui-même des dépêches aux candidats dont la nomination lui paraît certaine.

Mgr Lorenzelli, qui a la lourdeur très fine, avait du reste commencé par jouer du Concordat comme le cardinal de Bernis, dans un portrait célèbre, joue avec le catéchisme dont il déchire les feuilles. On s'était étonné à tort de voir le prélat recommander avec bouhomie, proposer en quelque sorte certain candidat, alors que d'après le Concordat il doit attendre les propositions du gouvernement. Le nonce, qui était nouveau venu au pays de Bonaparte, se croyait encore en Italie où les nominations aux évêchés se font de la manière opposée à celle que nous avons adoptée en France.

Chez nous, le gouvernement nomme les évêques, à qui Rome donne l'investiture. En Italie, depuis la prise de Rome, le pape nomme les évê-

ques et le gouvernement italien leur accorde l'*exequatur*.

La discussion entre le Saint-Siège et le gouvernement du roi Humbert est, sur ce point, que le gouvernement veut donner l'*exequatur à temps*, tandis que le pape réclame l'inamovibilité des évêques une fois acceptés.

En France, le charme délicat et savant du Concordat est d'être inapplicable. Il est ainsi fait que si le gouvernement et le pape s'attachaient à l'exécuter, ils n'y arriveraient ni l'un ni l'autre. Heureusement l'effort de tous les gouvernements et l'effort du Saint-Siège tendent à tourner le Concordat, ce qui en fait la plus merveilleuse institution diplomatique des temps modernes. Dans les articles organiques, c'est pire encore. On parle d'un ordre de choses qui n'existe plus ; certains articles sont faits comme si les bénéfiques n'avaient pas été supprimés par la révolution. Et le gallicanisme parlementaire semble avoir, comme un spectre, hanté le cerveau du législateur.

Il est certain, par exemple, que le gouvernement peut nommer les évêques sans entente préalable avec le pape. Aux nouveaux élus de se procurer l'investiture. Sous le second Empire le système a été strictement appliqué. Et s'il y a eu quelques fêlures dans ce magnifique vase de Sèvres qu'est l'épiscopat français, il faut reconnaître que jamais douze nominations ne se trouvèrent réunies, à une même date, par suite de conflits prolongés.

L'aventure la plus pénible fut celle de Mgr Maret. Appelé par l'empereur à l'évêché de Vannes, il fut nettement refusé par le pape. Mgr Maret, qui avait un grand esprit servi par un noble cœur, était plus gallican que les six articles. A la mort du roi Jérôme de Westphalie, on ne trouvait aucun évêque en France pour célébrer le défunt qui avait abandonné sa femme pour la marquise Bartoline et le marquis Bartolini pour une femme mariée.

Mgr Cœur était un pècheur pour dames, ancien prédicateur à la mode, inventeur d'images romantiques de goût ecclésiastique. Il avait un jour appelé Jésus-Christ : " Ce divin galérien " qui, pour nous sauver, est venu traîner le boulet

" de la vie ". Mgr Cœur accepta de jeter ses fleurs de rhétorique sur les douteuses vertus de Jérôme de Westphalie, à condition que M. Maret aurait le premier évêché vacant. Le gouvernement de cette époque perverse avait l'habitude de tenir ses promesses et l'empereur nomma M. Maret. Après de longues négociations, pendant lesquelles Mgr Cœur eut la faiblesse de mourir, on trouva un prétexte honorable pour écarter le candidat : sa surdité ; mais le gouvernement exigea que Mgr Maret fût nommé évêque *in partibus*, primicier de Saint-Denis et doyen de Sorbonne. C'est ainsi que, le jour de la fête de saint André, en 1860, le cardinal Morlot put sacrer le nouveau prélat dans la chapelle où dort le cardinal de Richelieu.

Mais, pour trois ou quatre luttes, que de triomphes faciles grâce à la nomination sans entente préalable ! Quand le chef de l'État avait aigüé les décrets, quand ces décrets avaient paru à l'*Officiel*, Rome ne pouvait pas refuser le nouvel évêque sans donner des motifs sérieux. C'est ainsi que Napoléon III imposa Mgr Nogret, curé de Loches, qui avait refusé de lire en chaire une encyclique du pape. A peine installé, le bon prélat devint d'ailleurs plus romain que la *Scala santa* et se montra au concile parmi les plus ardents infaillibilistes.

La République, par le système de l'entente préalable, a permis à la Curie romaine de lever secrètement des difficultés qu'on n'oserait pas présenter publiquement. Si le pape refuse un personnage officiellement nommé, la chrétienté est là pour juger du motif de ce refus. Si, au contraire, le candidat n'est encore connu de personne, la curie romaine devient plus audacieuse et refuse tel ou tel pour des motifs qu'il serait impossible d'avouer : celui-ci a le tort de connaître à fond la *Curia*, parmi laquelle il a vécu, avec laquelle il a noblement jouté ; cet autre n'a pas l'élasticité voulue pour suivre les variations politiques de la secrétairerie d'État ; un troisième, trop au courant du droit ecclésiastique, pourrait élever la prétention d'être le maître dans son diocèse. Et le Vatican, qui ne connaît pas les hommes de France, et le nonce qui les voit à travers des lentilles officielles, obéissent

à des influences malsaines, écartent les sujets distingués, mais acceptent le Bellot des Minières, les Juteau, les Baron.

Le gouvernement, que les difficultés encombrant et retardent, se lasse de présenter des sujets de valeur et borne ses recherches aux hommes inoffensifs. L'intérêt d'une république qui n'est pas catholique serait féroce de proposer toujours les hommes médiocres pour diminuer la splendeur de l'Eglise. L'intérêt purement catholique du pape serait d'accepter en hâte les hommes de premier plan que l'on peut lui proposer afin que le prestige de l'Eglise ne tombe pas au-dessous de la gloire administrative des contributions indirectes.

Les nominations dernières sont un chef-d'œuvre léger de concessions où le gouvernement a montré plus de bonne humeur et de bienveillance que le Saint Siège. Il faut souhaiter que ces hommes de ce jour n'aient pas à regretter, comme les ministres passés, leur condescendance respectueuse à l'égard du Vatican. Il convient d'espérer que le mot du maréchal Soult ne sera applicable à aucun des douze petits aôtres sortis de la poêle officielle et de la friture pontificale :

Le maréchal Soult avait patronné deux candidats qui, devenus évêques, s'étaient rangés parmi les adversaires du gouvernement. Malgré cet insuccès, le maréchal recommanda un troisième candidat. A peine installé, ce dernier venu lança une lettre pastorale où, pour les affaires de l'enseignement il prenait parti contre l'État. A la réception des Tuileries, le roi Louis-Philippe dit brusquement au maréchal.

— Je ne vous fais pas mon compliment pour vos protégés ecclésiastiques.

— Je n'y puis rien, répondit Soult, ils sont comme les autres. Dès qu'ils ont reçu le Saint-Esprit, ils ont le diable au corps.

JEAN DE BONNEFON.

TROIS QUALITES.

Entre tous les remèdes pour les affections de la gorge et des poumons, le BAUME RHUMAL est le plus simple, le plus efficace, le plus économique.

Waldersee s'en va en guerre

Waldersee s'en va-t-en guerre,
 Mais non pas à la légère :
 Par l'expérience instruit,
 Comme l'on dit au collège,
 Ce n'est pas lui, le stratège,
 Qui s'embarque sans biscuit.

On voit qu'en allant en Chine
 Il craint surtout la famine
 Et le ravitaillement,
 D'après l'énorme importance
 Qu'il donne à son intendance
 A tout autre détriment.

Il me faudrait être Homère
 Pour, d'une façon sommaire,
 Seulement la dénombrer.
 Pourtant, rien n'est impossible
 A l'homme, nous dit la Bible :
 Tâchons de nous en tirer.

En tête, de petits drôles
 Tapent sur des casseroles
 Avec des cuillers à pot.
 Un grand tambour-majordome
 Conduit ces petits bouts d'homme
 En agitant un drapeau.

Puis c'est Waldersee lui-même.
 Son état-major suprême,
 Ses pauciers, échansons,
 Et ses officiers de bouche,
 Ceux-ci brandissant des louches,
 Ceux-là des tire-bouchons.

Voici, coiffés de marmites,
 Cuirassés de lèchefrites,
 Cuisiniers, escalopiers ;
 Pour lance, ils ont la lardoire,
 Quand ça n'est pas l'écumoire :
 C'est là le corps des lanciers.

Ce sont tous soldats d'élite,
 Qui marchent sous la conduite
 Du grand premier moutardier.

Puis vient la personne seule
 Préposée au rince-gueule :
 Il n'est pas de sot métrier,

Eufin, à l'arrière-garde,
 Pour embêter la camarde,
 Quinze médecins-majors
 Et six vingts apothicaires,
 Artilleurs hebdomadaires,
 Forment ses gardes du corps...

Et comme, en son for intime,
 Notre général estime
 Que cette guerre au Chinois
 Peut durer, en quelque sorte,
 Trois semaines, il emporte
 Des vivres pour plusieurs mois.

Dans le vaisseau qui l'emmène,
 La cambuse est archipleine
 De tout ce que l'on trouve
 En vins comme en victuailles,
 Viandes vivantes, volailles...
 Quand l'appétit va, tout va.

C'est encore une réserve
 De choucroute, de conserves,
 De saucissons redonnants,
 De fromage en abondance
 Et de jambons de Mayence
 Pour se décrotter les dents.

" Est-ce qu'on sait ce qu'on mange,
 Dans cet Orient étrange,
 La honte des nations ?
 Jamais on ne saurait prendre,
 Dit-il à qui veut l'entendre,
 Par trop de précautions. "

Donc, au bout d'un mois, en Chine,
 Avec toute sa cantine,
 Il arrive un beau matin.
 Et sans plus cruelle attente,
 D'abord il plante sa tente
 Devant les murs de Pékin.

Il range ses batteries

De cuisine en des prairies,
 Et dit : " Commencez le feu ! "
 Aussitôt, mille marmites,
 Rôtissoires, lèche-frites
 Fumèrent sous l'œil de Dieu.

RAOUL PONCHON

LE SECRET

La nuit s'est couchée sur la mer sous la forme d'un vampire immense aux ailes d'ouate grise démesurément éployées. Et, avec la nuit, le silence s'est fait, — un silence singulier, qui semble tenir de l'enchantement. On dirait une oppression mystérieuse, une sorte de langueur accablée. La mer, comme hypnotisée par les vastes ailes d'ombre, palpite avec effort, en exhalant une longue, spasmodique, un râle d'agonie ou d'amour. Dans la petite bourgade, tapie au fond de son anse rocheuse, toutes les maisons dorment, même les auberges, l'auvent de leur toiture d'ardoise ou de chaume rabattu comme un capuchon sur leurs lucarnes. Toutes ? Non. Passé le corps de garde des douanes, au point où s'amorce le chemin du môle, le logis des Quéréel, reconnaissable à sa tour d'angle qui lui donne l'air d'un manoir, a non seulement ses chandelles allumées, mais ses fenêtres ouvertes. Ainsi l'exige, paraît-il, la maladie de Quéréel le Vieux.

— Laissez entrer le vent par tous les sabords, a commandé ce patriarche de la mer, le jour où il a senti qu'il touchait au bout de son âge et qu'il ne sortirait dorénavant de sa demeure que les pieds joints et les yeux clos.

Il y a de cela près d'une semaine. Et, depuis près d'une semaine, les deux fenêtres à mennaux de la grande chambre, située à l'étage, brillent, tels que les feux d'un navire à l'ancre, d'une double lueur jumelle, dans la nuit. Cette fantaisie du vieux n'a étonné ni ses quatre fils, ni aucun des habitants du village. Mais, chez tous, l'émotion, en l'apprenant, a été vive, parce que tous se sont rémémoré un des propos coutumiers de cet homme étrange.

— Si je dois finir dans mon lit comme un terrien, aimait-il à répéter, j'entends du moins que mon âme s'évade librement vers le large.

Alors, voyant ceci, chacun a pensé :

— Quéréel le Vieux défend qu'on ferme sur lui ; c'est donc que son heure est proche !

Il est très bas, en effet. Les commères qui, dans la journée, le visitent à la queue leu leu ont soin d'ôter leurs sabots, avant de pénétrer jusqu'à chez lui, pour ne troubler point sa méditation suprême : et les pêcheurs qui se sont offerts à le veiller la nuit, par équipes, restent assis à la porte de sa chambre, sur les degrés moussus de l'escalier extérieur. De temps à autre, l'un d'eux se lève, se hausse sur la pointe des pieds, jette un coup d'œil rapide dans la pièce. Le Vieux est là, sur un antique lit à baldaquin garni d'un parement de serge rouge, avec trois ou quatre oreillers de balle d'avoine empilés sous sa belle tête fruste, aux traits durcis et comme pétrifiés. La peau du visage a pris la teinte des roches marines et elle en a, pareillement, le grain rugueux. Dans cette âpre face granitique, seule, les yeux vivent, — des yeux d'onde glauque, piqués de points phosphorescents. Par les lèvres, entrouvertes, hérissées d'une barbe courte, d'un blanc de lichen, un râle monte, aussi profond, aussi solennel, et do même rythme, semble-t-il, que celui de la mer, au dehors.

— Écoutez ! chuchotent les veilleurs. C'est la respiration, non d'un homme, mais d'un élément.

Et, dans leurs imaginations de primitifs, où traînent des fragments d'épopées runiques mêlées à des réminiscences de mythologies barbares, s'évoque, plus redoutable encore qu'à par le passé, la figure de l'énigmatique vieillard dont ils épient les derniers moments. Tout, sans doute, n'est pas à croire, dans la légende que les anciens du village lui ont créée. Ils avaient une façon souvent puérile d'interpréter les choses, ces anciens. Par exemple, de ce que Quéréel le Vieux avait été ramassé, sur la grève, par une quêteuse d'épaves, alors qu'il était à peine âgé de six mois, ce n'était pas une raison pour prétendre qu'il né de la mer, sous prétexte qu'il avait le corps englué d'écume et ficelé dans des algues, comme dans un maillot. Puis, plus tard, devenu pubère, parce que des gabelous l'avaient surpris se bai-

gnent de nuit, aux étoiles, quelle idée de raconter qu'il avait dû nouer des fiançailles clandestines avec quelque forme incarnées des eaux, quelque sirène de son ababit ! Pures fictions, évidemment. La preuve, c'est qu'aux approches de la quarantaine, après avoir jeté sa gourme à tous les océans du globe, il avait "rapatrié," comme un chacun, et fait souche de catholiques avec une femmo du pays. Il est vrai qu'elle n'avait jamais été plainement heureuse, la Quéréel.

—Vous, à votre besogne ; moi, à la mienne ! lui avait intimé son mari, dès le lendemain des noces.

Et il lui avait assuré, certes, la vie aisée, presque large, mais sans l'admettre un instant au partage de ses préoccupations ni de ses rêves ; de sorte que, le jour de sa mort, qu'elle vit venir sans regret, elle n'en savait pas plus long sur son homme que le soir où, pour la première fois, elle s'était endormie à son côté. Avec les quatre fils qu'elle lui laissait, il ne s'est du reste pas comporté différemment. Ils ont grandi, vieilli même, auprès de leur père sans rien pénétrer de cette nature rigide, de cette âme vsrrouillée. Ils n'ont pas remembrance qu'il leur ait parlé autrement que pour leur donner des ordres. A terre aussi bien qu'en mer, il les a toujours traités comme un patron de barque ses matelots : Souque et trime ! Jamais un geste d'abandon, jamais la plus petite confidence familiale. A mesure qu'ils ont été en âge de s'établir, il leur a payé un sloop, avec son grément et ses engins de pêche. Puis, en guise de bénédiction :

—Allez maintenant, et faites comme vous m'avez vu faire.

Aux quatre, il a successivement redit la même phrase, non sans l'accompagner d'un drôle de sourire, le vieux forban !... "Faire comme lui," ils n'eussent pas demandé mieux ; mais, pour cela, il eût fallu qu'il leur fit don également de sa science mytsérieuse, du secret de son inconcevable empire sur les vents et les eaux. Là-dessous, en effet, il n'y a qu'un avis dans la bourgade : Quéréel le Vieux est à coup sûr détenteur d'un charme. Né de la mer ou non, les puissances de la mer ont toujours eu pour lui des tendresses qu'on ne s'explique pas. Les témoi-

gnages, à cet égard, abondent, indiscutables. Qui ne se rappellent ses pêches miraculeuses, en des temps où les autres rentraient des mêmes parages sans avoir aperçu la queue d'un poisson ? Et que dire de tant de bourrasques, restées fameuses parmi les fastes d'épouvante de cette côte. où chacun l'a vu s'aventurer seul, toutes voiles dehors, dans le chaos des vagues et des nuées, la mine aussi tranquille que s'il fût parti en promenade vers quelque lieu de plaisir ! "Il va au-devant de son trépas," murmurait-on ; et, dans les prières du soir, les ménagères récitaient à son intention le *De profundis*. Ouais ! A l'aube suivante, il reparaisait, la brise en poupe, sans un accroc, traînant à sa remorque une moisson d'épaves et, comme de coutume, ses filets remplis... Les marins les plus expérimentés, à sa place, eussent péri cinquante fois. Lui ? Regardez plutôt ; il meurt quasi-centenaire, dans un lit de noble, cierges allumés, comme un recteur !... Si cet homme n'est pas de la race des éléments, il dispose, en tout cas, sur eux d'une influence occulte qu'il n'a jamais avouée, peut-être, mais qu'il tenterait inutilement de nier.

En transmettra-t-il le secret à sa descendance ? Ce qu'il a jalousement, féroce ment caché durant sa vie, le révélera-t-il à l'article de la mort ? Telle est la question qui, depuis six jours et six nuits, passionne le village. Et si les vieillards se sont empressés, chaque soir, en si grand nombre, ce n'est pas seulement par déférence envers la tête du plus antique du clan, mais aussi, mais surtout par curiosité. Tout d'abord, ils avaient espéré qu'ils auraient leurs sièges réservés dans la chambre du moribond, comme c'est l'usage : le vieux sanglier de mer s'y est refusé. Ses fils même n'ont le droit de s'installer à son chevet qu'à tour de rôle. De deux heures en deux heures, ils viennent, soit l'un, soit l'autre, verser la traditionnelle rasade d'eau-de-vie aux gens qui, de l'escalier, les assistent.

—Eh bien ?... interrogent ceux-ci, à voix sourde.

—Rien encore !

—A-t-il toujours sa connaissance, au moins ?

—Oui, mais il a n'a souci que d'écouter le vent, la mer, et il ne se décide pas à parler.

La mer... Le vent... Il semble que, sous l'appesantissement plus sombre de la nuit, leur rumeur s'éloigne, s'affaiblit ; et, comme par une obscure correspondance, le râle aussi de l'agonisant fait mine de s'especer et de décroître

— Vous verrez qu'il rendra le dernier soupir vers la fin du jasant, opine quelqu'un.

La minute, en ce cas, est prochaine. Et voici que, chez tous, l'attente s'énerve, s'exaspère... Aura-t-il le temps et la force de livrer le secret ? Ce n'est plus, à présent, le vain désir de savoir s'il en frustrera ou non ses fils qui tourmente ses êtres rudes. Le problème s'est, en quelque sorte élargi dans leurs cerveaux. Une inquiétude, une engoisse plus haute leur est venue : le sentiment de tout l'inconnu qui risque de disparaître avec ce moribond, la peur qu'il n'en résulte un amoindrissement irréparable pour eux mêmes et pour leur race, la certitude, à tout le moins, qu'il y aurait désormais dans leur existence quelque chose de désenchanté...

—Thos ! fait soudain une voix rauque dans le silence funéraire de la chambre.

L'ainé des quatre fils s'est précipité à l'appel du vieillard :

—Je suis là, mon père.

L'appression de la nuit est sur les choses et l'oppression du mystère sur les âmes. De nouveau la voix s'élève :

—Le vent est nord-norooit, n'est-il pas vrai ?

—Oui.

—Tout est bien. " All right !... "

Avec ces deux mots d'anglais, les seuls qu'il ait jamais sus, s'est exhalé le souffle que Quéréel le Vieux. La déception des vieillards est si amère qu'ils crieraient volontiers des injures au cadavre. Mais, arrivés près du lit, ils n'osent plus. Et devant ces lèvres que la mort a scellées sur leur secret, ils se taisent eux-mêmes, immobiles, comme se taisent, au dehors, les haleines suspendues de la mer, du vent et de la nuit.

ANATOLE LE BRAZ.

CELA AUSSI.

Le BAUME RHUMAL guérit l'enrouement et met la voix claire. 95

CONTE NAIF

Dans une métairie de la montagne, il y a bien cent ans, vivait un homme très riche. Jamais il ne descendait au village, et il n'avait ni femme ni enfant. Chaque semaine, la fille d'un boulanger allait lui pétrir deux pains avec la farine qu'il tirait lui-même de ses récoltes. La fille du boulanger était laide, et quand elle gravisait en chantant l'escalier de la métairie, l'homme qu'on appelait Loup, trouvait une raison pour ne jamais être chez lui. Il s'en allait et laissait la clef sous la porte.

La métairie s'élevait sur le penchant d'une colline, et le soleil y entraînait toute la journée. Elle sentait bon et on y avait chaud ; puis, on trouvait toujours suspendus aux poutres du plafond des raisins conservés de la dernière vendange, et dans les bahuts s'alignaient des pots de miel doré. Aussi, la fille du boulanger, malgré la distance, aimait-elle son hebdomadaire voyage à la métairie.

Mon Dieu ! Loup lui causait bien une certaine peur, mais elle ne l'avait jamais vu et ne connaissait de lui que sa cuisine joyeuse, les raisins d'or et le miel doux. Partant, Loup était sûr que jamais la laide fille ne céderait sa place à une fille jolie, et qu'il trouvait plus agréable pendant qu'elle était là, d'aller carresser ses oranges, ses poires, ses pastèques ou ses grenades dans son verger.

Mais, un jour, comme il rentrait, croyant la boulangère partie, il fut étonné d'entendre une voix inconnue, et s'arrêta au bas de l'escalier pour écouter.

On aurait dit un rossignol qui saurait chanter dans le langage des hommes.

Ce n'était pas la première fois que cette chanson frappait les oreilles de Loup, car sa mère la lui fredonnait jadis, quand ils allaient attendre le père sur la plage :

Sur le bord de la mer,
Est une demoiselle
Qui brode un mouchoir bleu
Pour une reine...

La chanteuse marquait la mesure en battant

la pâle dans le pétrin. Loup attendit qu'elle eût fini, puis, tout ému, il monta lentement l'escalier et s'arrêta sur le seuil de la cuisine. Par les fenêtres grandes ouvertes, le soleil entraît brillante d'une casserole, le ver bleuâtre d'une bouteille, et, enfin, des cheveux qui étaient noirs, tandis que la fille du boulanger les avait d'un roux sale.

— Bonjour, fit Loup.

— Bonjour, répondit une belle fille riense.

Loup avait été marin ; il ne comptait plus ses voyages, et n'aurait pu dire combien de jolies femmes il avait vues là-bas, de l'autre côté de la mer bleue ; mais celle qui, grande et fine, souriait devant lui, éclipsait toutes les admirées de jadis. Loup eut envie de l'embrasser comme on mange des mûres, à pleine bouche ; mais la belle fille l'intimida, et doucement :

— Comment t'appelles-tu ?

— Claire, pour vous servir. Le boulanger, qui a perdu sa fille d'un coup de sang, demain fera huit jours, m'a envoyée. C'est moi qui pétrirai votre pain maintenant, car sûrement vous êtes Loup.

L'homme, comme toujours, essaya de sourire au sobriquet que lui avait valu sa vie de sauvage ; mais, cette fois, il ne put pas, tellement la belle fille lui causait une émotion inaccoutumée. Il restait sur le seuil de la porte, les mains dans les poches, la pipe éteinte à la bouche, sans faire attention au soleil qui lui brûlait le crâne. Cependant, Claire acheva de pétrir la pâle que Loup devait lui-même mettre au four. Après une jolie révérence, elle descendit l'escalier et partit en chantant :

Sur le bord de la mer,
Est une demoiselle,
Est une demoiselle...

Loup eut besoin de bien réfléchir pour chasser de son esprit la pensée que Notre-Dame la Vierge était venue en personne préparer son pain. Mais qu'avait à faire la Mère de Dieu d'un païen comme lui ? Car Loup n'était pas entré à l'église depuis treute ans, et il en avait bien quarante.

Pendant toute la semaine, Loup ne fit que

des bêtises ; il laissa brûler son pain, oublia de remplir le râtelier de sa mule, qui faillit en crever, négligea de chasser les moineaux dévastant ses espaliers, et Dieu sait ce qui serait advenu de sa métairie et de lui si la semaine avait duré un mois !

Le samedi suivant, il se garda bien d'aller visiter le verger à l'heure matinale où la belle fille devait venir. Quand elle arriva, gaie comme une pervenche, il était assis au haut de l'escalier.

— Bonjour, Claire.

— Bonjour, Loup.

En lui donnant la farine qu'il avait omis de préparer à l'avance, il fut maladroit et en répandit un demi-sac sur le plancher qui, par ses larges fissures, la laissa tomber dans l'écurie. En versant l'eau, il cassa la cruche sur le bord du pétrin, Claire riait.

— Qu'avez-vous donc, Loup ? On vous dit si fort et si adroit, au village.

Il la regarda : ses lèvres semblaient teintes du jus des raisins qui mûrissaient au soleil sur les côteaux pierreux en face de la métairie ; ses joues ploines avaient la fraîcheur et le velouté des roses ; elles se détachaient sur le nimbe en dentelle de sa coiffe catalane, tandis que sur la blancheur éclatante de son cou tranchait un mince ruban de velours noir soutenant un médaillon qui se perdait dans l'échancrure du corsage. Elle était belle comme une reine et jolie comme une madone.

Il risqua un pas vers elle, la prit brusquement à la taille et voulut l'embrasser, Claire fit un saut, et clac ! du revers de sa petite main toute blanche de farine, elle appliqua une maîtresse gifle sur les joues du galant ; puis en deux bonds, elle disparut.

Désespéré, toute la semaine Loup mangea ses légumes sans pain, et si peu, le pauvre homme, qu'au bout de huit jours il était devenu aussi maigre que sa mule.

Le samedi, Claire ne vint pas. Loup pleura toute la nuit, et de colère, brisa sa pipe contre le mur de sa chambre. Mais le dimanche, qui fut bien étonné ? Les gens du village ! Pour la première fois, depuis trente ans, ils virent Loup

entrer à l'église, assister à genoux à la messe. si bien que le curé ahuri en oublia presque son prône, et entrer, la messe finie, dans la maison du boulanger.

Un mois après, Loup se maria. Claire en avait bien voulu, car, malgré sa sauvagerie, il était riche, grand et fort, et possédait sur une colline ensoleillée, que c'en est nue bénédiction, la plus belle métairie, comme le plus beau verger de toute la contrée.

Quand ma mère nous contait cette histoire, elle finissait toujours en disant à ma sœur : " Tu vois, petite ! une fille sage tient la poche de la Fortune, tandis qu'une coureuse se met dans celle du Diable, où il n'y a que honte, misère et pas un brin de soleil ! "

JEAN DE LA HIRE.

Dans le langage médical, on emploie beaucoup le mot anémise, qui veut dire tout simplement ; absence, pauvreté du sang. L'anémie n'est pas une maladie proprement dite, mais une disposition qui se rencontre dans la plupart des maladies chroniques. En effet, dans presque toutes les maladies, on peut constater que le sang est appauvri à un degré plus ou moins marqué. Il y a des gens qui sont fortement anémiques, sans avoir perdu l'apparence de la santé, sans avoir maigri, mais le moindre travail, la plus légère occupation fatiguent à l'excès. A ces personnes on conseillera les Pilules de Lougue Vie d'u Chimiste Bonard qui rendent au sang épuisé sa force, sa couleur et sa richesse. Dans toutes les pharmacies à raison de 50c la boîte. Envoyé par la malle sur réception du montant en s'adressant à la Cie Médicale Franco-Canadienne, boîte 383 bureau de poste, Montréal, ou à la pharmacie Baridon, 1703 rue St-Catherine.

50 YEARS'
EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS

COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year, four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats Unis.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, a moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut-être même n'est-elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sanguinet, ou par lettre au bureau de poste, Boîte 2184, Montréal.

Morton, Phillips & Cie.

PAPETIERS
FABRICANTS DE LIVRES BLANCS
ET IMPRIMEURS,

1755 et 1757 Rue Notre Dame,
... Montreal.

Le maison Norton, Phillips & Cie. possède le brevet du

Grand Livre à Feuilles Mobiles

(Loose Leaf Ledger)

de H. C. MILLER.

LE GRAND LIVRE DU SIÈCLE.

On trouvera dans ses magasins un assortiment
Complet de Papeterie.

POUR VOUS, MESDAMES!

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparaissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur!

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184.

MONTREAL CANADA